NOTICE

SUR

LE TRAITEMENT

SIMPLE, ANTIPHLOGISTIQUE ET RATIONNEL

DES MALADIES VÉNÉRIENNES.

12-A

Pour combattre les maladies, la thérapeutique générale admet trois moyens principaux.

Le premier consiste à susciter des actes perturbateurs de l'économie ;

Le deuxième à produire une stimulation, à augmenter les forces vitales afin d'en obtenir une salutaire réaction ;

Le troisième moyen diminue ces mêmes forces, et stupéfie l'action nerveuse pour empêcher, au contraire, toute réaction.

Ces trois moyens constituent trois méthodes distinctes de traitement : *la perturbatrice, la révulsive et l'antiphlogistique*, ou méthode simple et rationnelle.

1.° *La méthode perturbatrice*, la moins sûre et la moins usitée, a été rarement employée seule ; elle consiste à agir sur le lieu même de la maladie, par des moyens assez puissans pour s'opposer au développement des phénomènes morbides qui la constitueraient naturellement si l'on n'en

arrêtait le cours dès le début. Les injections astringentes, employées dès la première apparition de l'urétrite, sui-vant les préceptes anglais, en sont un exemple frappant, la cautérisation des ulcères dans les premiers temps d[e] leur formation, appartient aussi à la méthode perturba-trice.

Si, chez un certain nombre de malades, cette méthod[e] a réussi à prévenir le développement des symptômes mor-bides, elle a, au contraire, chez un grand nombre, serv[i] à leur donner plus d'intensité, et elle a provoqué des ac-cidens fâcheux qui, sans elle, n'auraient pas eu lieu (1).

La méthode perturbatrice, dont un médecin expériment[é] pourra quelquefois retirer quelques avantages, sera im-manquablement la source de désordres graves, quand ell[e] ne recevra pas une juste application. On ne peut se dissi-muler qu'on joue toujours quitte ou double, en la mettan[t] en pratique.

2.° Dans le traitement de la syphilis, qui fait l'objet d[e] cette notice, *la méthode révulsive* est la plus commune, la plus accréditée; elle l'a emporté sur les autres dans l'es-prit de la majeure partie des praticiens. « C'est elle, d[it] M. Jourdan, que l'immense majorité des médecins a suiv[ie] depuis trois siècles, dans le traitement général des mala-dies vénériennes; c'est cette méthode qui a fait oubli[er] presque totalement celles qu'employaient les Grecs, l[es] Romains, les Arabes et les Arabistes, et les médecins d[u] moyen âge; c'est elle qui a fait négliger le moyen loca[l] et a introduit peu-à-peu les idées dominantes de spécifici[té] dans la nature de la cause morbifique, de même que da[ns] le mode d'action de certaines substances médicinales; c'e[st] elle enfin qui a engendré, comme elle ne manque jama[is]

---

(1) Je puis citer pour exemple la plus grande partie des rétrécis-mens du canal de l'urètre, qui doivent leur origine à l'emploi inte[m]pestif des injections astringentes.

de le faire quand on l'applique d'une manière purement empirique, une foule de maux dont on attribue ensuite le développement aux affections contre lesquelles on invoque son secours : envain les faits s'élevaient par milliers pour attester que le succès ne la couronne pas toujours, qu'elle est souvent insuffisante, qu'elle entraîne parfois même des inconvéniens et des dangers; qu'en particulier le mercure échoue dans une multitude de cas : rien ne pouvait vaincre une prévention d'autant plus obstinée, qu'elle croyait avoir pour elle l'appui de l'expérience, parce que ne pouvant se dissimuler les nombreux insuccès du traitement général, elle croyait les expliquer en déclarant qu'il avait été appliqué sans méthode, ou que les maladies contre lesquelles on y avait eu recours n'étaient pas vénériennes, malgré leur apparence. »

Avoir annoncé que la méthode révulsive consiste à stimuler et à augmenter les forces vitales pour obtenir une salutaire réaction, c'est avoir rappelé que les diverses substances, mercure, or, ammoniaque, sudorifiques, etc., regardées comme efficaces contre la syphilis, sont toutes du domaine de cette méthode. En effet, leur action immédiate sur l'économie prouve que ce n'est qu'en produisant une excitation plus ou moins vive qu'elles parviennent à guérir les maux contre lesquels elles sont administrées; résultat évidemment caractéristique du traitement révulsif dont cette simple réflexion nous dispense de citer ici des exemples particuliers.

La méthode révulsive a sans doute des avantages réels, mais il ne faut pas la rendre banale, comme elle ne l'a que trop été précédemment. Prodiguez les excitans, et en particulier le mercure dans le traitement de la syphilis, c'est suivre en aveugle l'impulsion de la routine; c'est abuser de moyens capables de rendre de grands services s'ils étaient employés avec discernement dans des circonstances opportunes. Il est actuellement constaté par l'expérience

de beaucoup de médecins recommandables, qu'il ne faut recourir à ces moyens que dans les cas où la méthode antiphlogistique, quoique judicieusement employée, n'aurait pas réussi à opérer la guérison. Alors la ténacité du mal justifie l'intervention du mercure et des autres excitans, qui d'ailleurs, bien que relégués au second rang, ne doivent pas être bannis entièrement du traitement des affections vénériennes.

3.° *La méthode antiphlogistique*, qui mérite à tant d'égards le titre de méthode simple ou rationnelle, consiste à traiter les symptômes locaux par tous les moyens les plus simples que l'hygiène et la médecine indiquent comme propres à calmer l'irritation, à enrayer, pour ainsi dire, son développement, et à en neutraliser l'influence sur l'organisme. On atteint ce but en diminuant les forces vitales; par là, en effet, on s'oppose aux réactions et à la modification morbide que le mal local peut étendre aux organes qui sympathisent le plus avec celui qu'il affecte.

Si l'introduction de la physiologie dans l'étude des maladies en général, n'a pas précisément donné naissance à la méthode antiphlogistique, du moins elle a servi à en constater la supériorité, cette science étant venue rectifier puissamment les erreurs accréditées en médecine. La syphylis, pour sa théorie et son traitement, n'est pas demeurée étrangère à cette heureuse influence.

Il y a déjà plusieurs siècles qu'on avait commencé par reconnaître que les accidens vénériens étaient de nature inflammatoire. Quelques médecins éclairés, sans chercher à préciser le caractère de cette inflammation, s'étaient empressés de laisser de côté le mercure; ils avaient guéri leurs malades en les soumettant au régime le plus sévère..

J'ai rappelé, dans ma *Clinique de la maladie syphilitique*, les travaux des médecins français et étrangers, qui depuis 1548 jusqu'en 1833, traitèrent les maux vénériens sans mercure, par le régime sévère et autres moyens sim

ples et rationnels. Comme j'ai l'avantage de n'être pas non plus étranger à la propagation de la nouvelle méthode, je viens consigner ici les résultats que j'ai obtenus depuis 1819 jusqu'à ce jour, 1.er septembre 1835.

Placé long-temps, par mon service militaire, dans des circonstances favorables à l'étude de la syphilis, j'en ai traité une foule de cas de 1804 à 1815. Je me trouvai très-souvent chargé en chef du service d'hôpitaux militaires où les vénériens abondaient. Elevé dans la croyance à un virus, si généralement répandue à l'époque de mes études, rencontrant partout en Allemagne, où je suis constamment resté de 1806 à 1813, la même doctrine professée avec assurance et mise en pratique, il ne m'a pas fallu peu de temps et de réflexion pour me convaincre que tous les maux effrayans que j'avais sans cesse sous les yeux étaient plutôt l'effet d'une médication intempestive que celui de la maladie même.

Pendant dix années que je vécus avec les mêmes hommes (la division des cuirassiers du général Nansouty), dont je connaissais les habitudes, le genre de vie, la tempérance ou les excès, je constatai que les accidens primitifs, principalement les chancres, se guérissaient souvent sans retour par les simples soins de propreté, aidés d'un peu de sobriété, et par les seules forces de la nature, chez certains militaires qui nous cachaient leur situation, tandis que d'un autre côté, leurs camarades, plus dociles aux prescriptions médicales, n'étaient pas toujours préservés des accidens consécutifs par des traitemens en règle. Ces faits n'étaient pas perdus pour mon instruction. Depuis 1808, mais surtout depuis 1811 (1), époque de mes relations

---

(1) De 1807 à septembre 1811, je fus à même de recueillir avec frui un grand nombre d'observations sur la syphilis. Attaché pendant ce temps au neuvième régiment de cuirassiers, en qualité de chirurgien aide-major, je dus à l'amitié de M. Dumoustier, chirurgien-major du

avec le docteur Girardot, j'avais obtenu des cures rapides et certaines dans le traitement des symptômes secondaires, soit par les sudorifiques mis en usage, conjointement avec un régime très-sévère, soit par ce dernier moyen seul chez les sujets qui avaient assez de résolution et de bonne volonté pour s'astreindre à une nourriture végétale très-peu abondante.

Lorsque je fus, à la fin de 1814, attaché au Val-de-Grace en qualité de chirurgien-major, je désirai vivement de faire des tentatives pour arriver au même résultat dans la cure des symptômes vénériens récens, en renonçant à l'emploi des mercuriaux. Les principes mis en avant dans les ouvrages qui venaient d'être publiés sur ce sujet, et si concordans avec les faits que j'avais observés, m'étaient garans que je réussirais ; mais plus d'un obstacle s'opposait à ce que je fisse commodément dans le service des vénériens les essais que j'avais tant à cœur. Là, comme partout ailleurs, le mercure sous trois formes, onguent, liqueur et pilules, formait en général le traitement des affections primitives : médecins et malades se montraient tous persua-

---

régiment, d'être chargé presque exclusivement du service des hôpitaux temporaires formés dans nos cantonnemens ; établissemens dus à la sollicitude vraiment paternelle du colonel du régiment, M. Paultre de la Motte. Le service en était tellement bien disposé en sous-officiers et soldats, en infirmiers, médicamens, etc., qu'en quatre à cinq jours au plus, un hôpital de quarante, soixante et même cent malades, suivant le besoin, en un ou deux locaux, se trouvait facilement organisé à chaque changement de cantonnement, dans des pays (Prusse, Hanovre, Autriche), où les fournitures se faisaient en partie par réquisition. J'étudiais alors conjointement les différens traitemens les plus préconisés à cette époque, mercuriels ou autres. Si notre estimable colonel, guidé par une philantropie éclairée, trouvait dans cette institution d'hôpitaux régimentaires l'avantage précieux de conserver la discipline militaire, l'esprit de corps parmi ses soldats, moi j'y puisai une instruction difficile à acquérir dans les temps de guerre, surtout dans les régimens de cavalerie, presque toujours cantonnés loin des grandes villes.

dès que ce métal était le seul et unique remède contre les affections dont je viens de parler : proposer ouvertement une réforme, c'eût été faire crier anathême sur moi ; c'eût été effaroucher des oreilles fermées pour toujours aux nouvelles idées sur la syphilis, malgré l'évidence que leur donnait le développement successif de la doctrine physiologique. Il fallait donc agir avec réserve et presque secrètement.

Néanmoins, à partir de 1819 jusqu'au mois d'avril 1825, époque où je quittai la division des vénériens, à laquelle j'étais attaché en qualité de chirurgien-major suppléant, secondé par la plupart des élèves de l'établissement, j'eus plusieurs occasions d'introduire en toute liberté, dans le traitement de cette classe de malades, les améliorations indiquées par l'expérience et le raisonnement. Ceux qui, déjà victimes des effets du mercure, répugnaient à en prendre de nouveau quand des symptômes nouvellement contractés les ramenaient à l'hôpital, tombaient naturellement dans mon domaine. Quant à ceux qui étaient persuadés que le mercure était le véritable spécifique, j'abordais les frictions mercurielles à petites doses (un gros tous les deux ou trois jours), après que la période d'acuité était entièrement terminée. Déjà le régime nutritif peu abondant, les saignées locales et le repos avaient opéré une modification importante ; le temps s'écoulait, la guérison s'avançait, et sept ou huit gros d'onguent mercuriel en frictions avaient suffi sur ces militaires pour les mettre en état de sortir de l'hôpital après trente ou trente-cinq jours de séjour. Ceux, au contraire, qui étaient soumis au traitement mercuriel ordinaire, employaient de quatre à cinq onces d'onguent, sans compter les pilules de Belloste prises dans les intervalles des frictions, et ne quittaient l'hôpital qu'après cinquante-cinq à soixante jours. Quand les malades se laissaient diriger sans s'inquiéter du mode de traitement, je supprimais complètement les prépara-

tions mercurielles, et je n'en arrivais pas moins au même but, je veux dire celui de guérir beaucoup plus vite que par la méthode ordinaire. Parfaitement éclairé par tant d'observations qui concordaient avec celles que m'offrait aussi ma pratique civile, je ne doutai plus aucunement que *la syphilis récente* ne pût aussi se guérir par un traitement simple et rationnel. J'osai donc, en 1824, dans les conférences que je faisais aux élèves de l'hôpital, aborder avec assurance les difficultés qu'offraient l'historique de la syphilis, son mode de contagion, et les modifications considérables que la médecine moderne introduisait dans son traitement, jusqu'alors tout empirique et routinier. Dès ce moment le mercure n'eut plus qu'un rôle secondaire dans ma pratique en ville; bientôt j'y renonçai presqu'entièrement, pour ne plus traiter mes malades que par la méthode antiphlogistique.

Cette méthode m'a procuré plusieurs avantages réels : 1.° d'étudier les symptômes divers que présente la syphilis, encore vierge de tout traitement mercuriel; 2.° d'apprécier la marche et la durée de chacun des symptômes, soit primitifs, soit consécutifs; 3.° de distinguer les accidens engendrés par l'emploi abusif du mercure ou des autres excitans, qui, par leur action trop énergique sur l'économie, changent, dénaturent ou compliquent tellement les maux vénériens, qu'ils dégénèrent alors en ce que les Anglais appellent la *pseudo-syphilis;* 4.° d'apprendre que les récidives, ou le développement des symptômes consécutifs, sont beaucoup moins fréquens et surtout moins graves après le traitement qu'à la suite du traitement par le mercure. Ces documens, fruits de mes observations, sont entièrement confirmés par les écrits récens des médecins syphiliographes modernes français et étrangers.

J'ai traité de janvier 1815 à septembre 1835, à Paris, en ville et aux hôpitaux, plus de 6,000 vénériens; je les ai divisés en trois époques.

1[re] Malades traités de 1815 à 1830 (en ville et au Val-de-Grace).. 1,402
2[e] — du 15 juin 1831 au 1[er] septembre 1832 (Val-de-Grace).. 2,000
3[e] — du 1[er] août 1833 au 1[er] septembre 1835 (Gros-Caillou).. 1,910
— de 1830 au 1[er] septembre 1835 (en ville) environ 800

J'ai établi cette division afin de mieux apprécier la différence qui existe dans le temps employé pour le traitement, et surtout dans le nombre et la gravité des affections consécutives, beaucoup plus considérables dans la première période que dans les trois autres, époque à laquelle le traitement mercuriel général était suivi avec plus de persévérance et de tenacité qu'on ne l'a fait actuellement.

Première époque, de 1815 à 1830. — J'ai traité au Val-de-Grace et en ville, par les traitemens simples et mercuriels modifiés, 1,402 malades; mais les notes relatives à 294 se trouvant en partie égarées et en partie inexactes, je n'en ferai figurer ici que 1,108, qui se répartissent de la manière suivante :

Urétrites, balanites, vaginites........................ 248

Val-de-Grace, de 1819 à 1825.

Accidens primitifs, secondaires et consécutifs traités par l'usage modéré du mercure........................ 229
Accidens primitifs traités sans mercure.................. 90
Accidens consécutifs, mercuriels et chroniques...... 118

Pratique civile, de 1819 à juillet 1830.

Accidens primitifs.. 306
Accidens consécutifs, mercuriels et chroniques...... 117

TOTAL GÉNÉRAL............ 1,108

Ces 1,108 vénériens ont présenté 1428 symptômes et 67 complications organiques.

Système muqueux	Sympt.	368
cutané		779
glandulaire		229
osseux		36
fibreux		16
Complications organiques		67

Les 248 urétrites, balanites et vaginites, ont presque toutes été traitées en ville ; 24 étaient légères, 137 aiguës, et 87 compliquées d'orchites, de phimosis, de paraphimosis, d'adénites, d'ophthalmies, d'irritations viscérales et de 21 rétrécissemens.

D'après la déclaration des malades, ces accidens ont été contractés avec :

1° Femmes suspectes, 61 ; 2° femmes mariées et filles non suspectes, 166 ; 3° femmes enceintes, 8. Sur les 166 femmes mariées et filles non suspectes, 112 avaient des fleurs blanches plus ou moins abondantes, et 54 leurs menstrues.

Des ulcères simples, compliqués ou phagédéniques, et des adénites simples ou doubles, 172 ont été guéris par le traitement mercuriel modifié, et 321 par le traitement simple.

La durée moyenne du traitement ne peut être indiquée d'une manière précise, la plupart des malades ne s'astreignant pas complètement au régime prescrit, et continuant de vaquer à leurs affaires. Cependant la durée du traitement a été beaucoup plus courte, elle a varié de 30 à 35 ou 40 jours (souvent elle n'a été que de 25 à 30 jours, tandis que par le traitement mercuriel ordinaire, soit à l'hôpital, soit en ville, elle variait de 30 à 60 jours, comme le constatent les mouvemens de 1824.

Les symptômes consécutifs chroniques et mercuriels, (367) ont consisté :

1° En 13 ulcérations chroniques, rongeantes ou carci-

nomateuses du pénis, dont deux ont nécessité l'amputation de la verge.

2° En 14 ulcérations chroniques profondes du pli de l'aine, suite d'adénites abcédées.

3° En 8 ulcérations anciennes des ailes du nez et de la lèvre supérieure.

4° En 54 ulcérations amygdalo-palato-pharyngiennes.

5° En 47 ulcérations aux fosses nasales, à la peau, à l'anus, etc.

6° En 61 végétations au pénis, à l'anus et à la langue.

7° En 51 adénites axillaires, inguinales et cervicales.

8° En 60 syphilides pustuleuses, partielles ou générales.

9° En 39 périostoses, exostoses, douleurs ostéocopes.

10° En 13 caries frontales, sternales, nasales et autres.

11° En 7 alopécies, tubercules, concrétions cornéiformes, etc.

132 de ces maladies ont été soumises au traitement mercuriel modifié.

Le régime sévère, non stimulant, suivi aussi exactement que possible par la plus grande partie des malades, a singulièrement abrégé la durée du traitement. Il a varié, pour le plus grand nombre, de 30 à 50 jours, pour quelques-uns de 2 à 3 mois; plusieurs mois pour les caries. La durée moyenne du traitement mercuriel pour ces symptômes, était précédemment de 85 à 90 ou 100 jours, et souvent plus long-temps encore, des années même.

Deuxième époque. — Du 15 juin 1831 au 1er septembre 1832, j'ai traité au Val-de-Grace deux mille vénériens. Je ne présenterai ici que le résultat d'observations recueillies sur 1380, pour deux causes principales. La première a été l'épidémie désastreuse du choléra, qui a nécessité l'évacuation des vénériens sur d'autres hôpitaux militaires ou régimentaires, pour convertir mes salles en service de fiévreux et de cholériques. La deuxième cause a été une longue et grave maladie qui, pendant plus de six mois,

me força d'interrompre mon service et mes travaux habituels. Cette double circonstance m'a empêché de compléter et de coordonner mes notes éparses (1).

Ces 1380 malades ont offert 1824 symptômes réputés syphilitiques, sans y comprendre les complications organiques, telles que fièvres intermittentes, gastrites, entérites, gastro-entérites, varioles, varicelles, rhumatismes, céphalalgies, ictères, etc., etc.

Ces 1824 symptômes se répartissaient de la manière suivante :

Système muqueux.	547 symptômes.
cutané.	783
ganglionaire et glandulaire.	490
osseux.	1
fibreux.	3

Les 1380 malades peuvent se classer ainsi :

	hommes.	jours.
1° *Balanites, posthites, balano-posthites.*	31	17
2° *Urétrites simples ou aiguës.*	244	26
chroniques avec ou sans rétréciss.	15	45
compliq. de phimosis, balanites, paraphimosis et ophthalmies	12	36
3° *Parapihmosis* simples ou ulcérés.	19	20
compliq. d'urétrites, d'adénites.	6	27
d'ulcères, d'adénites.	1	120
4° *Orchites* simples.	64	24
5° *Ulcères au pénis.* Seuls ou multiples.	297	23
compliq. d'adénites.	97	36
de balanites, phymosis.	52	47
d'adénites, urétrites, phlébites, etc.	24	42

(1) J'avais dans des tableaux groupé les symptômes par un, par deux, trois ou quatre, suivant leurs complications, afin de faire mieux apprécier la durée du traitement. Les difficultés d'impression pour les grands tableaux m'ont forcé de renoncer à cette exécution.

	hommes.	jours.
6° *Adénites* aiguës, suppurées ou chroniques	297	33
compliq. de balanites, urétrites, ulcères, etc.	35	40
7° *Végétations au pénis*	12	26
compliq. d'urétrite, ulcères, adénites	27	39
à l'anus, rhagades et fissures	49	31
8° *Pustules au scrotum*	6	24
9° *Syphilides, dartres, éruptions*	10	33
compl. d'ulcèr. au pénis, posthites, adénites, végétations, urétrites	20	49
10° *Ulcérations amygdalo-pharyngiennes*	18	27
compliq. de rhagades, fissures	6	37
de pustules au scrotum, urétrites	3	38
11° *Douleurs ostéocopes*, périostoses, exostoses	3	45

Le traitement simple et diététique a été suivi pour tous, aux exceptions suivantes :

71 ont employé le sirop dépuratif amer sans addition et la tisane sudorifique.

6 la tisane de Feltz ou l'eau de Pollini.

10 les préparations mercurielles tels que le proto-iodure, la liqueur à doses fractionnées.

3 atteints d'adénites ou de chancres ont succombé, deux à la suite de varioles confluentes, et un d'une gastro-entéro-céphalite.

Troisième époque. — Du 1er août au 1er septembre 1835, 1910 malades. J'ai pris le service de la première division des vénériens à l'hôpital militaire du Gros-Caillou, le 1er août 1833, et j'y ai suivi le même mode de traitement qu'au Val-de-Grace : j'en offre ici le résultat.

Ces 1910 vénériens ont présenté 2276 symptômes et 244 complications, répartis de la manière suivante :

Système muqueux.	794
cutané.	895
glandulaire et ganglionaire. .	593
fibreux.	6
osseux.	1
Complications organiques diverses. .	244

Classification des 1910 *vénériens.*

	hommes.	jours.
1° *Balanites, posthites et postho-balanites.*	26	14
compliquées de fièvre, gastrite, etc.	6	32
2° *Urétrites* simples.	128	19
aiguës.	224	29
chroniques avec ou sans rétrécissem.	107	58
chroniq. compliq. d'adénites, amygdalites, pustules, cystites, stomatites, fièvres, végétations, phimosis, rhumatisme et érysipèle	89	57
compliq. d'orchites aiguës.	69	54
d'orchites chroniques. . .	36	57
doubles	5	38
3° *Orchites* chroniq. seules ou compliquées.	18	44
4° *Ulcères* au pénis simples ou multiples. .	347	27
indurés.	33	52
phagédéniques.	26	60
compliqués d'adénite et gangrène. .	1	120
compliqués d'urétrites.	49	35
d'adénites aiguës. . . .	76	54
d'adénites suppurées. .	29	67
d'adénites chroniques. .	37	59
de phimosis.	32	58
d'orchites, balanites, végétations, dartres, ictère, rhagades, etc. .	74	59

	hommes.	jours.
5° *Adénites* suppurées.	92	56
aiguës.	53	29
indurées.	75	56
squirrheuses.	6	67
compliq. d'érysipèles, rhagades, fissures, ophthalmies, amygdalites, gangrène du scrotum, fièvre, etc.	43	69
6° *Paraphimosis* simples et ulcérés. . . .	14	26
7° *Pustules* au scrotum.	2	30
8° *Végétations* au pénis.	31	32
compliq. de syphilides, rhagades, etc.	4	64
à l'anus et rhagades, condylômes. . .	43	43
compliq. d'amygdalites, gastro-entérites, etc.	33	60
9° *Ulcérations* nasales, ailes du nez et lèvres.	2	146
amygdalo-pharyngiennes.	12	39
compliq. de gastrite, pustules, fièvre.	12	60
10° *Syphilides*, dartres, etc.	23	54
compliq. de rhagades, amygdalites, scrofules, urétrites.	13	59
11° *Périostoses*, douleurs ostéocopes, exostoses.	6	53
12° *Fissures* non vénériennes.	2	30
Sept morts à la suite de :		
Deux affections typhoïdes et ulcères au pénis.	2	64
Deux gastro-entérites avec gangrène du scrotum, urétrite.	1	132
Une arthrite générale avec soudure et carie de l'artic. coxo-fémorale, suite d'urétrite.	1	81
Une mort subite; apoplexie, quatre tubercules squirrheux cérébraux.	1	31
Un abcès iléo-lombaire, gastro-colite, ptya-		

hommes. jours.

lisme grave, suite du traitement mercuriel par liqueur en frictions chez un faible sujet atteint d'adénite sous-aponévrotique. . 1 71

74 ont employé le sirop dépuratif amer et la tisane sudorifique sans addition.

14 le sirop avec le proto-iodure de mercure.

4 les bains avec le deuto-chlorure de mercure et le sirop dépuratif.

1 les frictions mercurielles et la liqueur sans succès, pour des végétations volumineuses.

La durée du séjour, comparée à celle de la deuxième époque, est en général plus longue pour tous les symptômes. Je l'attribue aux causes suivantes :

1° A l'humidité de deux salles (80 lits) qui, en hiver et en automne, fait naître des complications organiques assez nombreuses.

2° A l'obligation pour les malades de traverser en toute saison une cour à grand courant d'air, pour se rendre aux lieux d'aisance; ce qu'ils font sans précaution et souvent les jambes et le col nus; d'où les irritations fréquentes de poitrine en automne et en hiver.

3° A un assez grand nombre de vénériens envoyés des ambulances régimentaires, après un traitement sans succès de 25 à 35 j., pendant lequel les symptômes s'aggravent (1).

(1) Le traitement des vénériens aux infirmeries régimentaires, même pour les maladies légères, est difficile par défaut de moyens d'exécution et de surveillance, et je puis affirmer qu'il serait impossible d'y conserver les hommes atteints d'accidens primitifs sérieux et exposés à des complications qui souvent aggravent la position des syphilisés. Il suffit, pour s'en convaincre, d'interroger les chirurgiens des régimens, quelques-uns des malades soumis à ce régime, et de constater le nombre et l'état de santé des soldats qu'on est forcé d'envoyer aux hôpitaux après des traitemens infructueux.

Déjà en 1804 on a voulu instituer, par suite d'économie, sans doute nécessaire, dans les régimens ce genre d'établissement préconisé par Percy, mais il fallût bientôt y renoncer. La triste expérience faite

4° Au supplément d'alimentation que les malades se procurent souvent par les infirmiers, qui (au Gros-Caillou) ne sont pas nourris au réfectoire et soumis à la même discipline qu'au Val-de-Grace ; ou par d'autres moyens, malgré la surveillance exercée par l'administration.

5° A l'aggravation des symptômes chez soixante-seize malades atteints de chancres et adénites, de pustules, etc., soumis pendant cinq semaines au traitement mercuriel général, par les liqueurs et frictions, comme le constate le relevé des cahiers.

En ville, j'ai donné des soins à environ huit cents malades atteints des symptômes variés de syphilis. Il m'a été impossible de tenir des notes exactes sur chaque malade. Voici le résultat général de mes observations.

1° Un assez grand nombre d'urétrites aiguës, environ 350.

2.° Beaucoup d'urétrites chroniques entretenues par des indurations et rétrécissemens d'un ou de plusieurs points du canal de l'urètre, suite de l'emploi d'injections astringentes ; toutes traitées par la cautérisation alternée avec la dilatation, et en dernier lieu, par le cathétérisme forcé d'après la méthode de M. Mayor, qui offre pour les malades un avantage immense sur la cautérisation. . . 110

3.° Des ulcères du pénis seuls ou multiples, de phimosis, d'adénites, environ 100

4.° Des accidens consécutifs, tels que, ulcérations amyg-

en 1788, de la suppression des hôpitaux militaires, aurait dû servir de leçon sur la difficulté d'établir un service régulier de ce genre dans les régimens. Aussi doit-on regarder comme une conception fausse et inexécutable les projets de quelques médecins militaires consignés dans le *Recueil de médecine militaire* ; et si jamais le gouvernement avait l'intention de revenir à ce genre d'institution, il échouerait infailliblement ou multiplierait les maux vénériens consécutifs. Le seul moyen de parvenir à des économies réelles serait de former, dans les grandes villes, des hôpitaux spéciaux consacrés aux vénériens, qui, traités par la méthode simple, ne dépensent au gouvernement que des journées variant de 50 à 70 centimes, au lieu de 1 fr. 25 cent. à 2 fr. 20 cent. qu'ils coûtent journellement.

dalo-naso-pharyngiennes, syphilides, végétations au pénis et à l'anus, ulcères serpigineux, caries frontales, nasales, exostoses, périostoses et douleurs ostéocopes, alopécies, etc., environ. 200

Presque tous ces accidens consécutifs avaient déjà été traités par les mercuriaux plus ou moins prodigués sous diverses formes, la plupart ne devaient leur existence qu'à l'abus fait de ces préparations sur des constitutions excitables. Aussi ai-je souvent été consulté pour des affections graves et difficiles à guérir, et dans lesquelles plusieurs systèmes d'organes étaient compromis. J'en ai cité les observations les plus remarquables dans ma clinique de la maladie syphilitique.

La base de mon traitement a été l'emploi de mon sirop dépuratif chaque fois que le traitement simple et végétal, après avoir modifié avantageusement l'économie, n'amenait pas la guérison chez les malades qui voulaient faire marcher de front leur traitement, leurs affaires, les obligations de la société et souvent leurs plaisirs. Ces cures ont souvent été difficiles à obtenir, et le traitement a duré de cinq à six mois pour la plupart, et a dépassé ce temps pour plusieurs.

Dans les cas exceptionnels, j'ai employé avec succès le rob de Laffecteur, le proto-iodure de mercure, quelques préparations aurifères, les tisanes d'Arnout, de Zittmann, le traitement de Dzondi par le sublimé; mais le moyen qui m'a réussi par excellence dans le traitement des maladies des os, a été la décoction de Pollini, dont je ne saurais trop louer l'efficacité.

État comparatif des trois époques de 1815 à 1835. — Symptômes consécutifs, chroniques ou mercuriels.

Si l'on jette un coup-d'œil sur ces trois époques, et que l'on compare avec un peu d'attention les symptômes consécutifs chroniques ou mercuriels, on sera frappé du ré-

sultat avantageux que les modifications apportées dans le traitement de ces maladies ont produit en aussi peu d'années. En effet, la première période offre un tableau de 367 affections consécutives, graves et chroniques, dégénérées, sur 1108 vénériens, consistant en 203 altérations du système cutané caractérisées par des végétations volumineuses, des ulcérations serpigineuses, cancéreuses, de la verge, de la peau, des lèvres, des ailes du nez, du pli de l'aine, du col, etc.

En 7 altérations du tissu de la langue.

En 54 ulcérations du tissu muqueux de la bouche, du voile du palais, etc.

En 51 altérations du tissu glandulaire ou ganglionaire.

En 52 altérations des tissus osseux et fibreux, caractérisées par des caries frontales, nasales, sternales, nécroses, des périostoses, douleurs ostéocopes, etc.

L'examen des mêmes symptômes compris dans la deuxième époque de juin 1831 au 1.er avril 1832, offre une différence tellement remarquable, qu'on aurait lieu d'en être surpris si on ne savait que les travaux publiés en France depuis 1825, par MM. Broussais, Jourdan, Richond, Desruelles, Dubled, Lefevre, Ratier, Cullerier et moi, avaient déjà produit un changement notable dans la thérapeutique de la syphilis, en modifiant la pratique des médecins chargés du traitement des vénériens, et que les écrits des médecins étrangers avaient également confirmés.

Ainsi nous ne trouvons plus sur 1380 que 149 affections consécutives consistant en :

122 affections du système cutané, telles que végétations, rhagades, syphilides, dartres, etc.
24 altérations du tissu muqueux, telles que ulcérations, amygdalo-naso-pharyngiennes, etc.
3 affections des tissus osseux et fibreux.
149

2..

Les mêmes proportions se font remarquer dans la troi siéme époque sur les malades traités aux hôpitaux. Ains on ne rencontre plus que 174 affections consécutives su 1910 malades. Savoir :

142 affections de la peau, consistant en végétations, rha gades, syphilides, dartres, éruptions multiformes, etc

25 affections des muqueuses bucco-palato-pharyngiennes

7 affections des systèmes osseux et fibreux, telles qu douleurs ostéocopes, périostoses, et une seule exostose

174

Quoique j'aie porté à 149 et à 174 le nombre des affec tions consécutives des deuxième et troisième époques, il aurait une déduction assez considérable à faire, car i existe des végétations qu'on doit regarder comme primi tives, des rhagades qui surviennent à la marge de l'anu sans être entachées de syphilis, sur des hommes qui n'on jamais cohabité avec des femmes. De plus, j'ai compri dans les syphilides toutes les éruptions multiformes ren voyées à tort dans le service des vénériens, quand on n sait à quelles causes les rattacher, et qui cèdent facilemen aux moyens ordinaires (1).

Cette proportion minime des affections consécutives es en rapport direct avec les résultats indiqués plus loin et se rapporte avec celles obtenues par nos confrère de l'étranger chargés du traitement des vénériens, et qu ont adopté la méthode simple.

En prenant la moyenne du traitement général employ pour les symptômes simples ou compliqués, primitifs o secondaires, on la trouve de vingt-huit à trente-deux jour

Le même résultat a été obtenu par M. Desruelles, d Val-de-Grâce, sur environ dix mille vénériens traités pa

---

(1) Dans les relevés prochains j'aurai soin de noter avec exactitud les symptômes dits consécutifs qu'il faut distraire de cette classe.

la même méthode, tant à cet hôpital qu'à la succursale de la rue Blanche, depuis 1825 jusqu'en 1834; tandis que la moyenne a été de cinquante jours pour les malades soumis au traitement mercuriel, par le même praticien.

M. Barthélemy, de Saumur, à cette même succursale, a obtenu à-peu-près le même résultat sur 700 vénériens qu'il y a traités en 1833.

M. Villars, chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Besançon, produit une moyenne de trente-sept jours et demi, par le même traitement simple, sur 740 vénériens, et de cinquante-un jours par le mercure.

MM. Desruelles aîné et Rapatel, à l'hôpital militaire de Rennes, ont obtenu tant d'avantages par le traitement simple, que la disproportion est devenue extraordinaire entre les deux méthodes. En voici la preuve : en 1827, 1828 et 1829, 1187 symptômes primitifs, traités par la méthode simple, ont donné une moyenne de trente-quatre jours; 318 symptômes primitifs traités par le mercure, ont donné une moyenne de cinquante-neuf jours, tandis que, dans les dix-huit mois qui suivirent (1830 et 1831), 876 vénériens furent soumis au traitement simple, moyenne 29 jours, 48 seulement au traitement mercuriel, 81 jours.

Les mêmes avantages ont été obtenus à Strasbourg, sur quatre mille vénériens, par M. Kayser, qui depuis huit années a fait successivement éprouver une modification importante au traitement de la syphilis dans un hôpital où M. Richond commença, en 1822 et 1823, avec succès, ses essais comparatifs sur 2,000 vénériens.

A Alger, M. Flechutt, chirurgien-major de l'hôpital militaire du dey, n'est pas moins heureux que nous dans le traitement de ses malades, par la même méthode, car de 1831 à 1835 il a traité et guéri 5,000 malades (1).

---

(1) Le rapport de M. Cullerier, sur mes *Recherches historiques et médicales sur la syphilis*, suscita dans le sein de l'Académie de Mé-

M. Paradis, chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Versailles, a aussi obtenu des avantages réels du traitement simple, depuis 1823, tant en Espagne qu'en France.

M. Baumès, chirurgien en chef de l'Antiquaille à Lyon, doit incessamment publier ses résultats.

---

decine (octobre 1834), une discussion dans laquelle MM. Lepelletier du Mans, Girardin et Moreau, avancèrent sans certitude trois opinions erronées et depuis contr'ouvées.

Le premier, M. Lepelletier, déclare qu'au Mans il a traité un grand nombre de militaires atteints de symptômes primitifs; que *tous avaient été traités et guéris par le mercure*, et *que pas un seul ne rentra à l'hôpital pour cause de récidives*, tandis que les militaires envoyés à Rennes, où le traitement sans mercure est en vigueur, revenaient fréquemment avec une syphilis constitutionnelle. *Il en compte environ quatre-vingts.*

Le deuxième, M. Girardin, annonça à l'Académie qu'à Strasbourg où les médecins militaires furent les premiers à proscrire le mercure, ils ont également été les premiers à reconnaître l'insuffisance des anti-phlogistiques; mais n'osant pas revenir au remède banni, ils se sont rejetés sur l'iode, changeant ainsi un spécifique pour un autre.

Le troisième, M. Moreau, dit que *jamais on n'a vu plus de syphilis héréditaires que depuis que la méthode antiphlogistique est si généralement employée.*

L'assertion de M. Lepelletier est entièrement contr'ouvée et déclarée fausse par M. Desruelles, de Rennes, qui en donne la preuve suivante :

348 vénériens ont été traités à l'hôpital du Mans, de 1829 à 1834, par le traitement mercuriel, et *tous guéris*, *sans récidive*, au dire de M. Lepelletier.

226 vénériens des mêmes régimens ont été dirigés à la même époque sur l'hôpital militaire de Rennes. 199 ont été guéris par le traitement simple et 26 par le mercure.

7 seulement de ces militaires sont rentrés à l'hôpital du Mans pour récidives et accidens consécutifs, et non pas *quatre-vingts* annoncés par M. Lepelletier, tandis que 31 des hommes traités au Mans par le mercure sont rentrés à Rennes pour *récidives et accidens consécutifs*.

Celle de M. Girardin est également réfutée par M. Kayser, de Strasbourg, qui écrit « qu'il peut facilement constater le nombre infiniment petit des récidives par le long séjour des régimens d'artillerie dans les garnisons; qu'il y a plus de deux ans qu'il n'a vu de maladies des os, ce qu'il attribue au non emploi ou à l'emploi infiniment modéré des mercuriaux, et qu'il a été fort surpris d'apprendre,

Si l'on compare la durée moyenne du traitement rationnel employé régulièrement depuis 1835 dans divers hôpitaux militaires, avec celle qui résulte du traitement mercuriel, tel qu'on l'employait généralement à cette époque, on trouve une différence énorme. Ainsi, au Val-de-Grace, que nous citons de préférence, la moyenne était dans la proportion suivante :

	1821.	872 malades. . .	71 jours.
	1822.	797 *Id.*	60 *Id.*
Exercices. .	1823.	406 *Id.*	63 *Id.*
	1824.	1338 *Id.*	60 *Id.*
	1825. (6 mois)	505 *Id.*	56 *Id.*

La diminution progressive qui a eu lieu dans les dernières années, est indubitablement due aux modifications que j'apportai dans le service où j'étais attaché en qualité de chirurgien-major-adjoint : les élèves employés à cette époque au Val-de-Grace en ont été témoins.

Pour éviter des répétitions je renvoie, pour de plus amples renseignemens, au *Mémoire sur la syphilis*, lu à l'Académie de Médecine (1834), et à ma *Clinique sur les maladies vénériennes*; on y trouvera consignés les efforts faits par un assez grand nombre de médecins militaires

---

par la voie de l'Académie, que le traitement simple avait procuré tant de revers qu'il avait fallu l'abandonner, et que n'osant revenir à l'ancien spécifique il l'avait remplacé par l'iode ! ! ! ! »

Quant à l'assertion de M. Moreau, sur le grand nombre de syphilis héréditaires, émise avec trop de précipitation, elle tombe d'elle-même, puisque la méthode simple est encore restreinte en France dans un certain cercle, renfermant plusieurs hôpitaux militaires et quelques hôpitaux civils ; que peu de médecins l'ont employée; que la syphilis ne peut devenir transmissible qu'après un long laps de temps, et que par conséquent on n'a pas encore pu en constater un grand nombre de faits ; que d'ailleurs les récidives étant moins fréquentes et moins graves depuis l'emploi général de cette méthode, on est en droit de conclure que l'hérédité, déjà rare, doit encore diminuer sensiblement.

pour améliorer le traitement de la syphilis, et parmi lesquels figurent honorablement les noms de Percy, Larrey, Gallée, Ribes, Sarleson, Bobilier, Puel père et fils, etc., etc.

Sans doute les deux premiers noms cités ne sont pas connus pour avoir fait faire des progrès au traitement simple; mais Percy a cherché, par des expériences, à éclairer la question de la contagion syphilitique, et M. le baron Larrey a rendu un service important en faisant connaître un traitement mercuriel plus simple, moins excitant et moins fatiguant pour la constitution des malades : en effet, l'intervalle de trois jours entre chacune des frictions faites aux pieds, et augmentant insensiblement de progression : le deuto-chlorure fractionné et administré avec l'opium dans un sirop dit sudorifique, rendent ce traitement beaucoup moins actif.

Je dois à la vérité et à la reconnaissance de dire ici, que mes relations particulières avec M. le baron Larrey, en 1812, ont servi sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, à modifier les impressions d'une première éducation médicale, troublée par les circonstances importantes dans lesquelles nous vivions à cette époque, et que ce chirurgien distingué a beaucoup contribué, par ce traitement modéré, à m'affermir dans mes idées, que le mercure n'était pas essentiel pour la cure des maux syphilitiques.

Un reproche important sur lequel les antagonistes de la méthode simple et rationnelle insistent pour faire le procès de ce traitement imposé en quelque sorte par le progrès des sciences physiologiques, c'est qu'*il ne prévient pas les récidives;* que *les rechutes sont fréquentes et les accidens consécutifs nombreux.*

Les médecins qui nous adressent ce reproche ont tranché légèrement la question et prononcé un jugement que l'expérience n'a pas confirmé. Ils ont appuyé leur décision sur quelques faits isolés. Sans doute le changement de garnison, qui ne laisse pas à Paris les militaires au-delà

de deux années, nous empêche de connaître avec exactitude le chiffre des récidives; mais il est facile de juger par le grand nombre de vénériens qui affluent dans nos hôpitaux, que l'on a exagéré cette accusation, et que les rechutes et accidens consécutifs ne dépassent pas, pour nous, le chiffre publié par la commission sanitaire de Suède, lequel est de 7 à 8 sur cent, tandis qu'il est de 14 sur cent par le traitement mercuriel ordinaire. En supposant même qu'il y eût égalité de part et d'autre, ce serait déjà un avantage remarquable, puisque les récidives sont alors moins longues et moins graves.

Quoi qu'en disent certains jeunes praticiens qui ont écrit dans le *Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaire, nous n'avons pas nié les rechutes*, et je renvoie, pour en acquérir la preuve, aux mémoires de M. Desruelles, de Paris, insérés dans le même Journal; il a donné un tableau de 38 malades rentrés au Val-de-Grace et à Picpus, en 1827 et 1828. M. Richond, à Strasbourg, en a également signalé une vingtaine; M. Kayser, au même hôpital, les indique peu nombreuses; et M. Fleschutt, à Alger, en annonce 173 sur 5,000 vénériens traités. Là les régimens ne changent que tous les quatre ans, ainsi que l'artillerie qui reste cinq à six ans dans les mêmes garnisons, à Strasbourg, Rennes, Paris, etc.

Je citerai ici, avec plaisir, le résumé des tableaux publiés par M. Desruelles, de Rennes, sur les rechutes après les traitemens mercuriels et sans mercure. 29 rechutes après traitement sans mercure, n'ont employé par les mêmes moyens que 39 jours, tandis que 7 rechutes après traitement sans mercure, soumis au mercure, ont exigé 73 jours. 26 rechutes après traitement mercuriel, ont guéri par le traitement simple en 35 jours, tandis que 6 rechutes, après le même traitement mercuriel, ont exigé une moyenne de 113 jours, étant traitées de nouveau par le mercure.

Je puis affirmer, 1.° que nos récidives sont moins nombreuses et moins graves que celles qui suivent le traitement par le mercure ; 2.° qu'elles se guérissent plus facilement et n'exigent que rarement l'emploi de moyens énergiques ; 3.° que nos salles ne contiennent plus de ces maladies dégénérées, *pseudo-syphilitiques*, résultat de l'abus des mercuriaux sous toutes les formes, prodigués avec obstination pour détruire et neutraliser le virus, tandis qu'on en trouve encore de malheureux exemples dans le service des médecins qui ne connaissent d'autres moyens que le mercure pour guérir les maladies dégénérées, et que les hôpitaux civils et militaires reçoivent encore de tristes victimes évacuées des provinces ; 4.° que les affections des systèmes fibreux et osseux sont tellement diminuées depuis que le mercure n'est plus prodigué, qu'à peine en rencontrons-nous quelques exemples dans nos salles : environ 1 sur 500 (1).

Pour réfuter victorieusement ce que les médecins partisans de la méthode simple, rationnelle, antiphlogistique, ont écrit d'après de nombreuses observations, fruits de leur expérience, il faudrait prouver que le mercure guérit sans retour les maux syphilitiques ; or, il est constant qu'ils peuvent opposer avec raison à leurs antagonistes :

1.° Qu'il s'en faut que le mercure guérisse toujours la syphilis ;

2.° Qu'il ne prévient ni les rechutes ni les accidens secondaires ;

3.° Que les accidens secondaires sont alors plus tenaces,

---

(1) Ce résultat non-équivoque de l'influence du nouveau mode de traiter la syphilis, et ce qui est relaté page 208, affections des tissus fibreux et osseux, répond suffisamment aux assertions des médecins qui nient que le mercure joue un grand rôle dans le développement des affections syphilitiques des os.

plus graves, et exigent plus de temps pour être amenés à guérison;

4.e Qu'il développe chez certains malades une diathèse *pseudo-syphilitique*, qu'on exaspère encore par la continuation des mêmes remèdes;

5.° Qu'il occasionne des maladies mercurielles ou des désordres graves dans l'économie, souvent incurables.

6.° Que beaucoup d'autres moyens thérapeutiques guérissent *seuls* les maux vénériens, sans le concours du mercure.

En proposant, pour méthode générale, l'emploi des moyens simples et rationnels, nous n'avons pas prétendu, *comme on l'a écrit,* que le mercure dût être rejeté de la thérapeutique de la maladie syphilitique. Tout en redoutant ses effets perturbateurs, nous en admettons l'emploi modéré, *quand les autres moyens sont insuffisans.* Quelques-uns de nos malades en ont fait usage, non comme un spécifique, mais comme un modificateur puissant de l'économie (1).

Nous pensons donc qu'il est rationnel de considérer la méthode simple comme une méthode générale, et de n'administrer de plus puissans modificateurs que dans les cas exceptionnels. Ce n'est pas là être exclusifs. On ne peut nous reprocher de l'être que par ignorance de notre méthode et de la manière de s'en servir. Cependant une esquisse en a été publiée dans le *Journal militaire,* par les soins de M. Bégin.

C'est surtout dans l'étude des symptômes consécutifs que l'on trouve la justesse de notre manière de voir. Leur

---

(1) Les syphiliographes modernes, nationaux et étrangers, ne se sont point déclarés exclusifs en fixant l'attention des praticiens sur l'abus du mercure comme méthode générale. Tout en en restreignant l'emploi dans la syphilis, ils ne craignent point de s'en servir dans d'autres maladies, et surtout dans certaines affections de la peau.

diagnostic est souvent très-difficile, et la distinction à établir entre les maladies qui appartiennent à la syphilis et qui en dépendent exclusivement, et celles qui résultent de l'emploi du mercure, l'est encore davantage.

Comment l'homme raisonnable qui ne voudra pas prendre part entre les deux opinions également exagérées, qui font dépendre tous les accidens du virus vénérien, ou qui les attribuent exclusivement aux mercuriaux, fera-t-il pour s'assurer de la vérité? N'est-on pas en droit de demander aux partisans du mercure, qui désirent établir un diagnostic certain : comment y parviendrez-vous si vous continuez à traiter tous les symptômes par les mercuriaux? comment distinguerez-vous le nombre et l'espèce d'affections secondaires qui succèdent aux maladies primitives, si, pour combattre ces dernières, vous vous obstinez à administrer un modificateur qui, selon nous, produit aussi des affections secondaires très-difficiles à distinguer des symptômes réels de la syphilis?

Le traitement simple est le seul moyen d'établir une comparaison exacte, et de faire la part de la syphilis et celle des mercuriaux. Il peut seul conduire à la vérité, en nous éloignant de toute exagération et de tout système exclusif. Lui seul peut servir de guide à quiconque voudra traiter la question des récidives. En effet, cette question sera facile à résoudre, en notant avec exactitude tous les symptômes secondaires qui succéderont au traitement simple, et on arrivera également à connaître, 1.° ceux de ces symptômes qui guériront et ne reparaîtront plus; 2.° ceux qui, une fois guéris, reparaîtront après un temps plus ou moins long; 3.° ceux que l'on ne pourra guérir par le traitement simple, seul ou uni aux sudorifiques.

Dans le premier cas, on s'est assuré de l'efficacité de la nouvelle méthode; dans le second, on pourra examiner l'influence de certains modificateurs; et dans le troisième cas, il ne restera plus aucune incertitude sur la non effi-

cacité du traitement simple ; le praticien saura distinguer ceux des modificateurs que l'expérience lui aurait fait connaître comme les plus propres à opérer dans l'organisme une révolution favorable.

Voilà les principes qui nous guident, MM. Desruelles, de Rennes, Rapatel, Kayser, Fleschutt, Villars, Delatour, Desruelles de Paris, et moi, dans le traitement de la syphilis. Les relations entretenues avec nos confrères de Suède, du Danemarck, de l'Allemagne, de Munich, de Berlin, de Hambourg, de l'Italie, confirment de plus en plus les résultats avantageux de la nouvelle méthode : nos travaux accueillis avec une si grande bienveillance à l'étranger, ont aussi porté leurs fruits dans notre patrie. S'ils n'ont pas convaincu tous nos confrères, ils ont au moins ébranlé leur foi dans l'ancienne doctrine. Espérons que le temps, qui seul fait triompher la vérité, fera apprécier à leur juste valeur nos efforts et nos travaux consciencieux.

Traitement suivi dans les cas de symptômes syphilitiques primitifs, secondaires et consécutifs.

1.° *Régime alimentaire.* Les potages légers, plus souvent maigres que gras, aux pâtes et fécules ; le laitage sous diverses formes ; les fruits crus bien mûrs, de préférence cuits ; les œufs et légumes potagers, plus rarement les viandes et poissons ; le pain variant en quantité, suivant la nécessité d'un régime plus ou moins sévère ; point de vin ni bière, si ce n'est au déclin des accidens et dans la convalescence.

2.° *Traitement externe.* Il varie suivant le genre de la maladie, mais en général il est toujours le plus simple possible ; les fomentations et cataplasmes émolliens, les bains locaux, généraux ; les saignées locales par les sangsues, le cérat simple ou opiacé, la solution simple ou concentrée d'opium, rarement les cataplasmes résolutifs, souvent les vésicatoires volans et la pommade stibiée, telle est la base de ce traitement.

Le repos, le séjour au lit est spécialement recommandé ; il est de rigueur pour les malades atteints d'adénites enflammées ou ulcérées, d'ulcères phagédéniques, d'exostoses, de douleurs, etc.

3.° *Traitement interne.* Peu de purgatifs, excepté chez les malades dont le tube digestif est sain ; lavemens émolliens, huileux, laxatifs ou purgatifs ; saignée générale, quand les symptômes sont vivement inflammatoires.

4.° *Boissons.* Elles sont toutes prises dans la classe des boissons légères et délayantes, les décoctions d'orge, de chiendent, de réglisse, de graine de lin, la solution de gomme, la limonade, le petit-lait, le bouillon maigre, etc.

Tels sont les principaux moyens généraux constituant le traitement débilitant employé pour combattre les symptômes primitifs. Ils servent également dans le traitement des affections consécutives simples ou mercurielles, en y apportant les modifications commandées par les circonstances; c'est ainsi que les sudorifiques, l'opium, la belladonne, la jusquiame, plus rarement quelques préparations mercurielles, sont employées avec avantage dans les affections anciennes, dégénérées; mais ils exigent d'être employés avec une grande surveillance.

Traitement particulier des symptômes de la syphilis.— *Balanite :* elle n'exige que des soins locaux de propreté ; elle est rarement compliquée, aussi guérit-elle dans l'espace de six à douze jours.

Posthite ou inflammation de la face interne du prépuce, considérée par M. Desruelles, comme complication de la balanite, et plus souvent des ulcères, quelquefois de l'urétrite, surtout chez les hommes à ouverture prépucialo étroite, ou abusant des alcoholiques. Cette affection donne souvent lieu au phimosis accidentel aigu ou chronique, à la phlébite.

La saignée générale est préférable aux sangsues qui, par leur application sur le prépuce trop enflammé, pourraient

y déterminer facilement des points gangréneux ou des ulcérations ; la diète, le repos, les lotions tièdes, les fomentations et injections émollientes, puis légèrement narcotisées ; les sangsues, si elles sont nécessaires, doivent être appliquées au périnée, aux aines et au pubis.

Des applications résolutives achèvent le traitement.

Le *phimosis accidentel* est aigu, complet ou incomplet, ou bien œdémateux ; il est toujours occasionné par une postho-balanite, par des ulcères du gland, du prépuce, par des végétations et par l'urétrite aiguë. Le traitement varie donc.

Le phimosis est-il œdémateux, il cède aux applications astringentes.

Est-il inflammatoire, et résiste-t-il au traitement antiphlogistique, au repos, au régime sévère, il faut avoir recours à l'opération. Le procédé de M. Cloquet, aussi expédif que les autres, et qui a de plus l'avantage de ne laisser aucune difformité après l'opération, est celui que je préfère. Il consiste à introduire une sonde cannelée dans la cavité prépuciale, au niveau du frein de la verge, parallèlement à ce repli membraneux, et à fendre le prépuce dans sa partie inférieure. Si le frein est trop court, on le coupe avec les ciseaux.

Le phimosis accidentel opéré, traité par la méthode rationnel, guérit beaucoup plus vîte que par la méthode mercurielle.

Phlegmasies des parties qui constituent le pénis, telles que la phlébite des veines dorsales de la verge, l'inflammation phlegmoneuse de la peau de la verge, l'engorgement de ses vaisseaux lymphatiques, et les abcès dans l'épaisseur de la verge. Ces phlegmasies réclament toutes le traitement simple, et disparaissent facilement sans retour et sans l'emploi de modificateurs puissans.

Urétrite aiguë: attaquée vivement par plusieurs applications de quelques sangsues, le long du canal et au périnée,

secondées du repos, de bains généraux et locaux, de boissons délayantes, émollientes et narcotiques, de lotions froides au début, l'urétrite aiguë cède assez rapidement. Quelques potions balsamiques avec la térébenthine aromatisée, ou quelques doses de baume de capahu, achèvent le traitement qui varie de quinze à vingt ou trente jours.

Urétrite chronique : si elle existe sans douleurs, elle réclame l'usage des astringens généraux et locaux, dont la dose et la force varient suivant la constitution et l'idiosyncrasie des malades : le poivre cubèbe, la potion de Chopart, le copahu dans le vin blanc, etc. Les injections sont employées avec modération et consistent dans un mélange d'opium avec l'acétate de plomb, variant progressivement de quantité, l'eau vineuse, l'eau chlorurée ; celles composées avec le sulfate de zinc, sont, même à faibles doses, plus rarement administrées pour éviter les engorgemens et rétrécissemens de l'urètre, si fréquens après l'emploi des astringens locaux.

Le canal est-il endolori dans sa longueur ou dans quelque point, le traitement devient simple et calmant.

Si l'urétrite est déterminée par un rétrécissement du canal, elle est traitée par la cautérisation et la dilatation simultanée, ou par les scarifications, etc. ; mais mieux encore, par le cathétérisme forcé suivant la méthode de M. Mayor.

Cystite : cette maladie, à l'état aigu ou chronique, varie dans son traitement suivant ses symptômes plus ou moins graves. Le traitement pour l'état aigu est assez connu ; je traite avec grand succès l'état chronique avec mucosités abondantes, par les injections de Copahu, rarement par une légère dissolution de nitrate d'argent ; quelques injections, variant de deux gros à deux onces, suffisent.

Orchite : à l'état aigu, elle cède constamment à la saignée générale d'abord, puis locale, aux émolliens, puis à quelques laxatifs.

Orchite chronique : quels que soient son volume et son ancienneté, elle ne résiste pas au traitement suivant : les saignées locales, la ciguë unie au calomel (une partie de ciguë sur trois de calomel), en pilules de quatre grains, données progressivement de une à dix tous les jours. Quand les gencives se gonflent et se tuméfient, il faut agir révulsivement sur le canal intestinal. Tel est le traitement employé depuis longtemps à Strasbourg et au Val-de-Grâce, où il a été mis en usage par M. Gama. J'en obtiens des succès constans. Si l'orchite chronique n'est pas encore très-ancienne, je l'attaque également par les saignées locales, légères, assez souvent répétées et alternées avec les purgatifs salins et huileux.

Phlegmasie gangréneuse du scrotum : cette maladie souvent développée sous l'influence d'inflammations gastro-intestinales intenses, était très-fréquente dans les hôpitaux civils et militaires, où le mercure était la base du traitement des vénériens ; elle est beaucoup moins commune actuellement que le mercure est moins prodigué ; elle rentre dans la classe des phlegmasies ordinaires et n'exige aucun traitement spécial.

Ulcères du pénis et du prépuce : en général ils se guérissent tous ou presque tous, simples ou multiples, dans l'espace de douze à vingt-cinq ou trente jours par la méthode rationnelle, tandis qu'il faut presque constamment de vingt-cinq à quarante jours pour le traitement mercuriel. Les lotions émollientes, quelquefois rendues narcotiques ; les bains locaux et généraux, le régime maigre, le cérat simple ou opiacé, conviennent dans la première période ; puis les lotions avec l'eau végéto-minérale, l'eau sulfatée de cuivre, de légères cautérisations avec le nitrate d'argent, terminent la cure. Les cautérisations ne doivent être pratiquées que de deux en deux jours, toujours légèrement et avec précaution ; je ne citerais pas six malades par an, auxquels j'aie fait prendre quelques préparations mercu-

rielles. Il est reconnu actuellement que les chancres guérissent *sans retour* 85 à 90 sur 100.

Les complications retardent souvent la cure des ulcères à la verge.

Ulcères phagédéniques : ils réclament une prompte modification de l'économie, toujours mal prédisposée avant la cohabitation ou après la contagion. En 28 jours, de semblables ulcères ont cédé au traitement simple, au régime sévère, aux sangsues appliquées dans l'ulcère, à la solution d'opium. D'autres ont exigé de 35 à 45 jours, tandis que, par le traitement mercuriel et sudorifique, la guérison n'est souvent arrivée qu'après 50 à 65 jours. Cependant je dois dire que, dans quelques cas, où la guérison se ferait trop attendre chez des malades insoumis au régime alimentaire, j'ai hâté la cure par quelques frictions mercurielles non éloignées du siége du mal, et mieux encore, par l'application du calomel.

J'ai vu deux malades, peu dociles au régime, être atteints, à l'hôpital, d'ulcères consécutifs aux amygdales, pour lesquels j'ai employé les sudorifiques et le mercure en frictions.

Adénites aiguës : symptômes compliquant fréquemment les ulcères chez les militaires et les ouvriers, qui ne gardent point le repos et n'observent aucun régime. Elles sont plus difficiles à guérir, suivant qu'elles sont *sus ou sous-aponévrotiques*, et que le tube digestif n'est point à l'état normal. Le traitement consiste dans un repos absolu, les bains locaux et généraux, les saignées générales et locales, suivant la violence des symptômes, etc., les fomentations émollientes, puis narcotiques. Le régime varie depuis la diète sévère jusqu'à une alimentation modérée, le plus souvent végétale ; ne pas appliquer un grand nombre de sangsues à la fois : il vaut mieux répéter les applications, on obtient plus facilement la résolution.

Si la suppuration se décide, ouvrir promptement l'adé-

nite, et dans une direction opposée au pli de l'aine, pour éviter les décollemens; le précepte est de rigueur dans les adénites sous-aponévrotiques.

La peau est-elle bleuâtre, livide, amincie? il est préférable d'ouvrir avec la potasse caustique.

Dans les adénites traitées par la méthode simple, il survient difficilement des accidens locaux consécutifs, tels que clapiers, trajets fistuleux, suppurations abondantes, érysipèles phlegmoneux, etc. Au contraire, il n'est pas rare de voir ces accidens se développer pendant le traitement mercuriel, dans les salles humides, chez les hommes mal prédisposés, et rendre la guérison longue et difficile.

Quand l'hypertrophie des ganglions les fait saillir à travers l'ouverture de la peau, les saignées locales les dégorgent souvent assez, pour qu'ils puissent alors être réduits avec l'alun calciné, le sulfate de cuivre ou le nitrate d'argent fondu; dans le cas contraire, l'excision par couches ou entière, les trochisques de minium, ou bien l'application répétée de la potasse en poudre, est le meilleur moyen, aidé d'un régime assez sévère.

Adénites indolentes ou chroniques. Elles revêtent ce caractère, soit primitivement, soit consécutivement. J'emploie assez souvent les saignées locales d'abord; puis je tente les résolutions par les frictions avec l'iode et ses préparations, les frictions mercurielles, les proto-iodures de mercure, le liniment volatil, et surtout *les vésicatoires volans.* De tous ces moyens, le dernier principalement manque rarement son effet; depuis 1819 je l'ai employé si fréquemment avec avantage, que je ne saurais trop le préconiser. On est quelquefois obligé de renouveller plusieurs fois les vésicatoires.

J'ai employé également comparativement les solutions concentrées de deuto-chlorure, de sulfate de cuivre, de fer, avec les vésicatoires, sans un résultat plus marqué que par les vésicatoires seuls.

Quand on ne parvient pas, par ces moyens, à résoudre les tumeurs volumineuses indolentes, il reste la ressource de la potasse caustique appliquée en long sur le trajet de la tumeur ; on détermine une suppuration abondante qui détruit l'adénite, ou bien on applique, tous les deux jours, quatre à cinq sangsues sur les ganglions mis à nu.

Végétations primitives ou secondaires. Le meilleur moyen et le plus sûr, celui que j'emploie constamment depuis longues années, est l'excision, puis la cautérisation avec un caustique liquide. La sabine en poudre est aussi un moyen qui n'est pas à dédaigner.

Si les végétations sont nombreuses et à bases larges, il faut tenter les frictions locales mercurielles, qui quelquefois les font faner et hâtent leur guérison ; mais c'est ordinairement dans le petit nombre des cas. Si les végétations résistent, l'ablation par le bistouri et la cautérisation sont les seuls moyens de les détruire.

Végétations et excroissances à la marge de l'anus. — Les solutions d'opium, ou les fumigations de sulfure noir de mercure, de légères cautérisations, les font ordinairement disparaître quand elles sont volumineuses : on a recours à l'excision, puis à l'application du nitrate acide de mercure ou de l'acide nitrique. Je n'ai recours au traitement interne que pour les végétations récidivées ou compliquées d'autres symptômes, soit à l'arrière-bouche ou à la peau, etc., je débute par les boissons délayantes, le régime sévère, les bains, puis j'aborde les sudorifiques sous forme de tisane et de sirop ; quelquefois alors j'ai recours à quelques préparations mercurielles quand la cure se fait trop attendre.

Symptômes secondaires. Toutes les affections consécutives (improprement nommées constitutionnelles, chroniques ou mercurielles), peuvent être rapportées à des lésions du système lymphatique, muqueux, cutané, fibreux et osseux.

Le traitement des lésions consécutives du système lymphatique varie peu de celui indiqué pour les affections primitives. Il en est de même relativement au traitement des excroissances : je viens de l'indiquer ci-dessus.

Ulcérations bucco-naso-amygdalo-pharyngiennes. Quels que soient leur siége, leur aspect et leur étendue, le régime sévère, les saignées locales, légères, souvent répétées; les émolliens, les bains généraux, les laxatifs quand les intestins sont sains, doivent former la base du traitement. Ne recourir aux modificateurs plus puissans, qu'après avoir employé, pendant un temps plus ou moins long, le traitement simple. Les modifications à préférer, sont les sudorifiques, le sous-carbonate d'ammoniaque, les bains composés sulfureux, l'opium, la jusquiame, etc. En général, il convient d'augmenter l'action des gargarismes au fur et à mesure de l'amélioration, de toucher assez fréquemment les ulcérations avec l'eau hydro-chlorurée, les solutions de sulfate de cuivre, de nitrate d'argent fondu, etc. J'ai recours, mais assez rarement, aux préparations mercurielles pour combattre ces affections, surtout chez les hommes qui ont déjà subi des traitemens de même nature, sans avoir obtenu guérison.

Affections du sytème cutané; syphilides; dartres, onglade, tumeurs gommeuses : Comme il n'existe rien dans le genre d'altération de la peau, ni dans sa couleur, ni dans le siége des éruptions cutanées, qui puisse faire préciser d'une manière certaine la cause qui a présidé à leur développement, le traitement simple est le meilleur à employer d'abord. Aussi je débute toujours par ce traitement, et par les lotions anodines oléagineuses; puis j'arrive aux autres modifications, ensuite aux amers, aux dépuratifs, à l'ammoniaque, aux sudorifiques, aux bains gélatineux, sulfureux. J'emploie quelquefois avec succès les bains avec le deuto-chlorure de mercure, quand la cure se fait trop longtemps attendre.

Tumeurs gommeuses, onglades, gerçures des pieds. Ces accidens sont devenus tellement rares, depuis qu'on renonce aux traitemens mercuriels en règle, que depuis trois ans je n'ai vu qu'un seul exemple de gerçures après le traitement simple.

Affections du système osseux, douleurs syphilitiques, périostoses, exostoses, caries, nécroses, etc. Ces maladies sont, *dans le plus grand nombre de cas*, le résultat de syphilis non guérie et exaspérée par le mercure, chez les gens prédisposés aux affections arthritiques et rhumatismales. Aussi avant de revenir aux préparations mercurielles, faut-il toujours employer les moyens adoucissans de tous les genres, qui seuls souvent guérissent ces maladies. Quelquefois le mercure, en liniment avec l'opium, réussit; les sudorifiques réunis à l'opium ou à la jusquiame, me suffisent; j'y ajoute le sous-carbonate d'ammoniaque. Dans les cas anciens et graves, les tisanes de Feltz, d'Arnoult, ou celle dite de Pollini, me réussissent toujours.

Nota. Depuis plus de vingt ans, je n'emploie, soit aux hôpitaux, soit en ville, pour sirop sudorifique, que celui dont la formule est consignée dans *ma clinique* de la maladie syphilitique. Il se compose de gayac, patience, bardane, saponaire, douce-amère et fumeterre, dans des proportions égales.

FIN.

Imprimerie de MIGNERET, rue du Dragon, N.° 20.